



This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Les pommes d'amour des Hespérides (2ème partie). Dans les paradis
païens

Meylan, Nicolas (ed.)

How to cite

MEYLAN, Nicolas, (ed.). Les pommes d'amour des Hespérides (2ème partie). Dans les paradis païens.
In: Mondes clos. Les îles. Genève. Goillon : Infolio, 2015. p. 158–194. (Supplément Asdiwal)

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:75546>

LES POMMES D'AMOUR DES HESPÉRIDES (2^E PARTIE). DANS LES PARADIS PAÏENS.

Philippe Matthey
(Université de Genève)

Arthur: Des pommes, toujours des pommes! C'est à se demander...

*Léodagan: Il en tombe quinze à terre chaque fois que quelqu'un
tousse!*

*Ygerne de Tintagel: Quel est ce culte étrange qu'aux pommiers vous
vouez ?*

Guethenoc: Mais est-ce ma faute à moi s'il n'y a que ça qui pousse ?
Alexandre Astier

Kaamelott, Livre III, épisode 351 « Le jour d'Alexandre »

Les pommes d'amour des Hespérides (1^{ère} partie)

Le présent article constitue la seconde partie d'une étude publiée dans le précédent volume consacré aux mondes clos¹⁰⁴, qui se proposait de suivre à la trace la circulation, les emprunts et les possibles résurgences d'un motif littéraire – d'aucuns diraient mythique – dans le monde occidental, entre l'Antiquité et le Moyen Âge. Il s'agit en l'occurrence du motif des fruits miraculeux provenant d'un jardin paradisiaque, inaccessible au commun des mortels. Cette recherche avait

¹⁰⁴ PHILIPPE MATTHEY, « Les pommes d'amour des Hespérides (1^{ère} partie). Le jardin aux portes du soir », in DANIEL BARBU, PHILIPPE BORGEAUD, YOURI VOLOKHINE éd., *Mondes clos. Cultures et jardins*, Gollion, Infolio, 2013, pp. 139-164.

pris pour point de départ les fameuses pommes d'or des Hespérides, des fruits rendus célèbres surtout pour avoir été gagnés par Héraclès dans le cadre de son Onzième Travail. Ainsi qu'on l'avait vu, les termes grecs utilisés pour désigner ces « pommes » d'or sont soit *kar-pós* « fruit » soit *mêlon/mâlon*, qui désigne toute sorte de fruit sphérique poussant sur un arbre: il faudrait donc entendre « fruit rond » chaque fois que l'on dit « pomme ». Ces fruits, donc, sont associés dans la tradition gréco-romaine au jardin des nymphes Hespérides, un lieu situé au-delà des limites du monde connu et proche des sources où les dieux Olympiens viennent puiser l'ambrosie qui leur assure jeunesse et vitalité. Mais si le lieu où poussent ces pommes est étroitement lié à l'idée d'immortalité, il est en revanche apparu que les fruits eux-mêmes n'apparaissent pas être porteurs d'un pouvoir de longévité particulier. C'est avant tout leur pouvoir ensorceleur et érotique que les récits de la tradition classique semblent mettre en valeur: la littérature classique offre ainsi de nombreux exemples de situations où le lancer d'un fruit rond (pomme, coing ou pomme-grenade) permet de signaler à l'être aimé le désir qu'on éprouve pour lui, au point que « tomber amoureux » peut se dire en grec « recevoir la pomme »¹⁰⁵. Le fruit peut même servir de support à des charmes d'envoûtement érotique, comme dans une formule magique conservée sur le P. Berlin 21243 (PGM CXXII, 1-55)¹⁰⁶. Cette utilisation rituelle est également illustrée, entre autres, par le mythe de la course entre Hippomène/

¹⁰⁵ ARISTOPHANE, *Nuées*, v. 996; *Scholie* ad loc.: « “recevoir une pomme”: tomber amoureux. Car la pomme est consacrée à Aphrodite » (μήλω βληθείς] ἤγουν ἔρωτι· ἐπεὶ τὸ μήλον Ἀφροδίτης ἱερὸν). Pour les autres exemples du lancer de pomme dans le cadre de jeux amoureux, voir les dossiers réunis par HENRI GAIDOZ, « La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme », *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études, IV^{ème} section, Sciences historiques et philologiques* (1902), pp. 5-33 et ANTHONY R. LITTLEWOOD, « The Symbolism of the Apple in Greek and Roman Literature », *Harvard Studies in Classical Philology* 72 (1968), pp. 147-181.

¹⁰⁶ WILLIAM BRASHEAR, « Ein Berliner Zauberpapyrus », *Zeitschrift für Epigraphik und Papyrologie* 33 (1979), pp. 261-278. La formule dit notamment « Celle à qui je donne la pomme, à qui je jette la pomme, que je frappe. Placée au-dessus de tout puisse-t-elle être folle en vue de l'engagement amoureux avec moi (...) » (trad. GAËLLE FICHEUX, *Éros et Psyché. L'être et le désir dans la magie amoureuse antique*, thèse de doctorat en Histoire soutenue à l'Université de Rennes 2 le 14 septembre, 2007, pp. 83-84).

Mélanion et la vierge Atalante, contrainte à la défaite parce qu'elle n'a pu résister au sortilège la contraignant à ramasser les pommes d'or, un geste qui signale son acceptation de l'union amoureuse¹⁰⁷. Et la plus célèbre parmi ces pommes ensorcelantes est sans doute celle qui, cueillie directement dans le jardin des Hespérides, devient pomme de discorde lorsqu'elle est jetée par Éris au beau milieu d'une assemblée divine avec la mention « à la plus belle », ce qui a pour résultat de semer le trouble dans le cœur d'Héra, Athéna et Aphrodite¹⁰⁸.

* * *

Afin de poursuivre cette étude consacrée aux réseaux de circulation et d'échange de la matière « mythique » au sein de l'espace méditerranéen et européen, on proposera donc d'étendre notre champ d'étude. Du jardin clos de la Méditerranée, on passera aux espaces insulaires de l'Europe occidentale, en suivant à la trace le motif des pommes des Hespérides dans ses réélaborations chrétiennes tardo-antiques, et plus particulièrement dans les récits irlandais de voyages vers des îles merveilleuses (*immrama* « navigations ») et d'incursions de mortels dans l'Autre Monde (*echtraí* « aventures »). Avant de continuer plus avant, il convient toutefois de poser quelques mises en garde méthodologiques : dans les études cherchant à expliquer les similitudes présentées par des motifs qualifiés de « mythiques », la tendance générale est d'opposer d'une part la théorie prônant l'existence d'un système d'archétypes qui serait propre à la manière de penser de tout être humain, et de l'autre le modèle d'un diffusionnisme historique et géographique à partir d'un centre d'origine connu ou supposé¹⁰⁹. Dans le domaine des études celtiques, qui nous intéressera

ici, un problème très similaire se manifeste dans l'opposition entre les théories cherchant respectivement à soutenir l'existence de motifs mythiques irlandais préchrétiens que l'on suppose être d'origine indo-européenne, ou au contraire à considérer que ces motifs ont été élaborés dans un milieu essentiellement monastique après la conversion de l'Irlande au christianisme¹¹⁰. Comme toujours, il est probable que la vérité se situe quelque part entre les deux extrêmes : dans notre cas précis, il est incontestable que le motif des pommes de l'Autre Monde est répandu dans de nombreuses cultures, indo-européennes ou non¹¹¹, mais se focaliser sur de grandes classifications archétypiques nous ferait courir le risque de tomber dans le généralisme à outrance. C'est pourquoi nous préférons nous concentrer autant que possible sur les aspects historiques du dossier en étudiant les potentiels transferts entre traditions classique et médiévale d'un motif littéraire spécifique, celui des fruits – en particulier les pommes – que l'on retrouve dans le jardin des Hespérides, dans le jardin d'Éden et dans les îles de l'Autre Monde irlandais¹¹².

Jardin des Hespérides et autres îles Fortunées jusque dans la pensée chrétienne.

Ainsi qu'on l'a mentionné, les pommes d'or des Hespérides ne sont pas des fruits d'immortalité à proprement parler, même si le jardin dans lequel elles poussent est situé dans le même espace que les

¹⁰⁷ MARCEL DETIENNE, *Dionysos mis à mort*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 101-102; CHRISTOPHER A. FARAONE, « Aphrodite's KEETOE and Apples for Atalanta. Aphrodisiacs in Early Greek Myth and Ritual », *Phoenix* 44 (1990), pp. 219-243 et ID., *Philtres d'amour et sortilèges en Grèce ancienne*, Paris, Payot, 2006 (traduction de l'édition anglaise de 1999), pp. 67-68.

¹⁰⁸ COLLOUTHOS, *L'enlèvement d'Hélène*, 59-63.

¹⁰⁹ Voir MICHAEL WITZEL, *The origins of the world's mythologies*, Oxford, Oxford University Press, 2012, pp. 8-16.

¹¹⁰ Pour un résumé de ces positions, consulter KIM MCCONE, *Pagan Past and Christian Present in Early Irish Literature*, Maynooth, An Sagart, 1990.

¹¹¹ Voir les différents motifs répertoriés par STITH THOMPSON dans son *Motif-Index of Folk Literature*, notamment D950.10 « Magic apple tree », D981.1 « Magic apples », D1346.6.2 « Apples of immortality », D1355.7 « Apple produces love », F162.3.4 « magic apple (trees) in otherworld » ou F813.1.1 « Golden apple », parmi tant d'autres. On n'abordera pas, dans le cadre de ce travail, ce qui concerne la tradition nordique des pommes de séduction de la déesse Freyja, ou des pommes d'immortalité de la déesse Idunn.

¹¹² Le monde médiéval et la littérature celtique n'étant pas mes champs de prédilection, je demanderai aux spécialistes de bien vouloir pardonner mes inexactitudes dans ce bref parcours : certains textes irlandais, notamment, ne me sont accessibles que dans des traductions anglaises datant de la fin du XIX^e siècle qui auraient sans doute besoin d'être dépoussiérées.

autres contrées « paradisiaques » de la tradition grecque. Il s'agit des îles des Bienheureux décrites par Hésiode (*Les Travaux et les Jours* 171, *nêsoi makáron* au pluriel) et par Pindare (*Olympique* II, 68-80, *makáron nêsos* au singulier), mais également de la Plaine Élyséenne des poèmes homériques (*Odyssée* IV, 563-568)¹¹³. Séjours d'éternité, ces îles des Bienheureux¹¹⁴ – également appelées îles Fortunées¹¹⁵ – accueillent les derniers représentants de la race des héros ainsi que les défunts « qui ont eu l'énergie (...) de garder leur âme absolument pure de mal »¹¹⁶. De même que le jardin des Hespérides, ces contrées sont placées dans les extrêmes confins de la terre (*peírata gaíes*), au-delà de l'Occident. Elles sont caractérisées par un climat perpétuellement tempéré baigné par de doux zéphyrs et une végétation où « resplendissent des fleurs d'or », et où des « fruits d'or (*chrusokárpoisi*) font plier les rameaux » des arbres¹¹⁷. La végétation luxuriante et la production spontanée de fruits, précisera plus tard Platon, est d'ailleurs caractéristique de la vie des hommes sous le règne de Cronos, pendant l'âge d'or : « ils avaient à profusion les fruits (*kárpous*) des

arbres et de toute une végétation généreuse »¹¹⁸. Tout au long de l'Antiquité, ces motifs du jardin des Hespérides, de l'île des morts bienheureux et de l'âge d'or se sont mutuellement enrichis et ont aidé à construire la thématique du *locus amoenus*, ce lieu aimable et favorable aux amours, ainsi que l'imaginaire lié aux îles utopiques des traités géographiques des époques hellénistique et impériale¹¹⁹.

Par la suite, c'est encore le topos de la fertilité des îles fortunées et de l'âge d'or que de nombreux poètes chrétiens des IV^e, V^e et VI^e siècles réutilisent pour embellir leur description du jardin d'Éden¹²⁰, tandis que d'autres apologistes tels Orose (V^e siècle), se basant sur les traités antiques, assurent le succès de la tradition identifiant les îles Fortunées avec les îles Canaries au large du Maroc actuel¹²¹. Cet amalgame entre les thèmes chrétiens et païens fonctionne si bien qu'Isidore de Séville (mort en 636), dans sa vaste encyclopédie des *Étymologies*, se verra obligé de préciser que la fertilité des îles Fortunées/Canaries ne doit surtout pas conduire à les confondre avec l'authentique jardin du Paradis :

Les îles Fortunées (*Fortunatarum insulae*) signifient par leur nom qu'elles produisent tous les biens ; leur nom les désigne comme heureuses et comblées par l'abondance des fruits (*fructuum*). En effet, elles produisent naturellement des fruits sur des arbres précieux (*pretiosarum poma silvarum*) ; les sommets des collines se couvrent spontanément de vignes ; au lieu de l'herbe, partout poussent blé et légumes. De là vient l'erreur des païens et les poèmes composés par des poètes païens qui croyaient, en

¹¹³ Sur ces lieux, voir MARTIN L. WEST éd., *Hesiod. Works and days*, Oxford, Oxford Clarendon Press, 1990 (orig. 1978), pp. 193-196 ; MICHEL GELINNE, « Les Champs Élysées et les îles des Bienheureux chez Homère, Hésiode et Pindare », *Les Études Classiques* 56 (1988), pp. 225-240 ; GILLES SZYNALSKI, *La situation spatio-temporelle de l'île des bienheureux*, mémoire de licence en Grec, Université de Genève, 2000 ; MARCO ANTONIO SANTAMARÍA ÁLVAREZ, « El Edén griego: las islas de los bienaventurados, de Hesíodo a Platón », *Respublica Litterarum. Suplemento Monográfico Utopía* 15 (2006), pp. 320 ; ILARIA SFORZA, « I pomi d'oro delle Esperidi: un viaggio verso l'immortalità », *Atene e Roma* 3-4 (2010), pp. 213-226, ici p. 221.

¹¹⁴ « Bienheureux » (μάκαρες) est fréquemment employé pour désigner les dieux eux-mêmes dans la langue épique. Les îles appelées ainsi pourraient au départ avoir été celles du séjour des immortels eux-mêmes.

¹¹⁵ Elles sont appelées ainsi pour la première fois par PLAUTE, *L'homme aux trois deniers*, 549 (« îles des fortunés » *fortunatarum insulas*) ; HORACE, *Épodes* XVI, 43-66, parle des îles « opulentes » (*divites insulas*) réservées par Jupiter aux hommes de l'âge d'or. Voir également SERVIUS, *Commentaire à l'Énéide*, V, 735 (*insulae fortunatae*). Plutarque et Strabon emploient le même nom en grec : « îles des fortunés » (εὐδαμόνων οἰκήσιν) chez PLUTARQUE, *Vie de Sertorius*, 8, 5 ; « on les (les îles) appelle Fortunées » (ταύτας ἐνόμιζον εὐδαίμονας) chez STRABON, I, 5.

¹¹⁶ PINDARE, *Olympiques*, II, 75 (trad. AIMÉ PUECH, CUF, Les Belles Lettres, 1949).

¹¹⁷ PINDARE, *Olympiques*, II, 70-72 : « ἄνθεμα δὲ χρυσοῦ φλέγει » ; ID., *Thrènes*, I, 5 (fr. 129 MAEHLER), cité par PLUTARQUE, *Consolation à Apollonios*, XXXV (120 C 9) : « χρυσοκάρποισι βεβριθός ».

¹¹⁸ PLATON, *Politique*, 272a (trad. AUGUSTE DIÈS, CUF, Les Belles Lettres, 1970) : « καρποὺς δὲ ἀφθόνους εἶχον ἀπὸ τε δένδρων καὶ πολλῆς ὕλης ἄλλης ».

¹¹⁹ Voir par exemple, à propos des îles décrites dans le livre V de Diodore de Sicile, la contribution de PHILIPPE BORGEAUD dans le présent volume.

¹²⁰ JEAN DELUMEAU, *Une histoire du Paradis. T. 1 : le Jardin des délices*, Paris, Fayard, 1992, vol. 3, pp. 21-27.

¹²¹ OROSE, *Histoires contre les païens*, I, 2, 10-11 (trad. MARIE-PIERRE ARNAUD-LINDET, Paris, Les Belles Lettres, 1990) : « Vers l'occident, les limites de l'Afrique sont les mêmes que celles de l'Europe, c'est-à-dire les détroits du puits de Gadès. Son terme ultime est le mont Atlas et les îles que l'on appelle "Fortunées". » Comparer avec STRABON, III, 2, 13, 48.

raison de la fertilité du sol, que ces îles seraient le paradis. Elles sont situées dans l'Océan, à gauche de la Maurétanie, près du couchant, et sont séparées l'une de l'autre par une mer.¹²²

Juste après les îles Fortunées, suivant la tradition rapportée par Pline, Isidore décrit les îles dans lesquelles se trouve le jardin des Hespérides¹²³, en réutilisant également l'interprétation plinienne du dragon gardien des pommes d'or compris comme la métaphore d'un bras de mer tortueux :

Les îles des Hespérides (*Hesperidum insulae*) tirent leur nom de la cité d'Hespéris qui se trouvait sur les limites de la Maurétanie. Elles sont situées au-delà des Gorgades, en haute mer, au-dessous du littoral de l'Atlantique. Selon la légende, un dragon se trouve dans leurs jardins, toujours éveillé, qui garde des pommes d'or (*aurea mala*). On raconte en effet qu'il y a là un bras de mer dont les détours sont tellement tortueux qu'aux yeux d'un observateur éloigné, il ressemble aux anneaux d'un serpent.¹²⁴

L'importance de cette proximité des îles Fortunées et du jardin des Hespérides transformé en îles ne doit pas être sous-estimée, tant Isidore de Séville a eu d'influence sur la constitution de l'imaginaire géographique entre la fin de l'Antiquité tardive et le Moyen-Âge¹²⁵. L'un de

ses compilateurs, Raban Maur, évêque de Mainz (mort en 856), donne un parfait exemple de l'influence exercée par la tradition classique dans l'évolution du motif du jardin d'Éden. L'évêque insère d'un côté le thème païen du printemps éternel¹²⁶ dans sa description du paradis chrétien, avant de mettre en garde quelques lignes plus bas ses lecteurs contre toute confusion du paradis avec les îles Fortunées et les îles des Hespérides, dont il recopie presque mot pour mot la description chez Isidore¹²⁷.

Invention de la pomme d'Adam et Ève

Compte tenu de cet amalgame entre les thèmes de l'âge d'or, des îles Fortunées et du jardin d'Éden, on peut se demander dans quelle mesure le succès du motif des pommes des Hespérides, que l'on reconnaît en filigrane derrière les « fruits poussant sur des arbres précieux » mentionnés par Isidore de Séville à propos des îles Fortunées, a pu jouer un rôle dans l'adoption de la pomme comme le fruit du péché originel dans la tradition iconographique et littéraire chrétienne¹²⁸. À l'origine, le texte hébreu de la Genèse est en effet très vague quant à la nature du fruit cueilli par Ève. Les seuls arbres nommés par le texte biblique sont l'arbre de Vie (Genèse 2, 9 ; 3, 22), l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal (Genèse 2, 9 et 17, etc.), ainsi que le figuier (Genèse 3, 7). Quant aux fruits, seul celui de l'arbre de la connaissance

¹²² ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XIV, 6 (trad. OLGA SPEVAK, Paris, Les Belles Lettres, 2011). Cette description suit de peu celle du véritable paradis situé à l'Orient du monde, voir ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XIV, 3.

¹²³ À propos de la place à part que prennent les îles dans les traités géographiques d'Isidore et d'autres classiques et chrétiens, voir NATHALIE BOULOUX, « Les îles dans les descriptions géographiques et les cartes du Moyen Âge », *Médiévales. Langues, Textes, Histoire* 47 (2004), pp. 476-2.

¹²⁴ ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XIV, 10 ; d'après SOLINUS, XXIV, 4 et LVI, 13, citant lui-même PLINIE, *Histoire naturelle*, V, 3 et VI, 201 (trad. OLGA SPEVAK, Paris, Les Belles Lettres, 2011).

¹²⁵ ANDY MERRILLS, « Geography and memory in Isidore's *Etymologies* », in KEITH LILLEY éd., *Mapping Medieval Geographies: Geographical Encounters in the Latin West and Beyond, 300–1600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, pp. 45-64. Sur les premières tentatives de cartographier le monde décrit par Isidore, voir ALESSANDRO SCAFI, *Mapping Paradise: a History of Heaven on Earth*, London, The British Library, 2006, pp. 84-124, « Mapping

Paradise in Space and Time », surtout les pp. 95-98 à propos de la « carte du Vatican », ou « carte du pseudo-Isidore » (fin du VIII^e siècle), sur laquelle les îles du jardin des Hespérides sont situées au sud des îles Fortunées.

¹²⁶ Ici sans doute repris à la description de l'âge d'or par OVIDE, *Métamorphoses*, I, 107-108. Voir KARL HEISIG, « Woher stammt die Vorstellung vom Paradiesapfel ? », *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 44 (1952), pp. 111-118, ici p. 118.

¹²⁷ RABAN MAUR, *De l'univers*, XII, 3-5 ; JEAN-PIERRE MIGNE éd., *B. Rabani Mauri opera omnia (Patrologia Latina CXI)*, Paris, 1864, coll. 334-354.

¹²⁸ L'ensemble de ce dossier a été réuni dans les études de KARL HEISIG, *op. cit.* ; HANS-GÜNTER LEDER, « Arbor scientiae. Die Tradition vom paradiesischen Apfelbaum », *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 52 (1961), pp. 156-189 et MICHEL PASTOUREAU, « Bonum, malum, pomum. Une histoire symbolique de la pomme », in ID. éd., *L'arbre. Histoire naturelle et symbolique de l'arbre, du bois et du fruit au Moyen-Âge*, Paris, Le Léopard d'or, 1993, pp. 155-195.

du bien et du mal est explicitement mentionné (Genèse 3, 2-3 et 6), mais uniquement par le terme générique de *peri* en hébreu (« fruit d'un arbre »), traduit par *karpós* en grec dans la Septante et par *fructus* en latin dans la Vulgate de Jérôme.

Dans la tradition chrétienne, l'idée que le fruit du péché puisse être une pomme ne fait son apparition que plus tard dans des réécritures poétiques de la Bible en latin¹²⁹. La première de ces réécritures est la *Vetus Latina* versifiée de Cyprien le Gaulois (fl. 397-430), dont seul l'« Heptateuque » nous a été conservé : Cyprien y est l'un des premiers à utiliser alternativement mots *malum* et *pomum*¹³⁰ quand il parle du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, plutôt que *fructus* comme dans les vieilles traductions latines ou dans la Vulgate. La même tendance se retrouve dans le *Livre d'heures* de Prudence au IV^e siècle¹³¹ ou chez le poète Commodien (entre le III^e et le V^e siècle)¹³². Bien évidemment, d'autres interprétations du fruit d'Adam et Ève s'étaient développées en parallèle de la tradition chrétienne¹³³ : au V^e siècle, un certain Evagrius, auteur d'origine gallo-romaine qui essayait de lutter contre les influences du judaïsme en Gaule¹³⁴, s'oppose ainsi à l'idée que le fruit du péché puisse être une figue¹³⁵. La question faisait effectivement débat dans la tradition hébraïque et dans certains apocryphes chrétiens : au gré des sources, le fruit dont avaient mangé Adam et Eve pouvait être identifié à du blé, du raisin, de l'olive, des cédrats ou des figues, notamment à cause de

la mention en Genèse 3, 7 des feuilles de figuier utilisées par Adam et Ève pour couvrir leur sexe¹³⁶.

Faut-il comprendre l'abandon de *fructus* et l'adoption de *pomum* ou *malum* dans certains poèmes chrétiens comme un signe que la conception de l'objet du péché passe à cette époque plus spécifiquement d'un « fruit » générique à une pomme ? Cela reste difficile à affirmer. Rappelons qu'en latin, *pomum* désigne au départ toute sorte de fruit poussant sur un arbre, tandis que *malum* (emprunté au grec) désigne plus précisément les fruits à pépin, par opposition aux noix. Entre l'Antiquité et le Moyen Âge, *malum* conserve ce double sens de « fruit à pépin », voire plus spécifiquement de « pomme », mais uniquement quand aucun autre qualificatif n'y est ajouté¹³⁷. Ce n'est que bien plus tard que *pomum*, dans la langue française, en viendra petit à petit à désigner la « pomme » proprement dite¹³⁸, tandis que c'est *malum* qui prendra ce sens en italien (*mela*)¹³⁹. Mais alors pourquoi ce passage, en latin, du *fructus* édenique à un *pomum/malum* ? Selon la réponse consacrée, ce serait parce que l'usage de *mālum* « pomme » aurait permis aux commentateurs chrétiens de la Vulgate d'introduire un jeu de mot avec *mālum* « mal »¹⁴⁰. Mais il s'agit là d'une étymologie dont aucune source chrétienne antique ne fait mention, ni saint Augustin dans sa longue analyse de ce passage de la Genèse¹⁴¹, ni Isidore de Séville à la rubrique « *malum* » dans ses *Étymologies*¹⁴² : il semble que

¹²⁹ HANS-GÜNTHER LEDER, *op. cit.*, pp. 176-181.

¹³⁰ CYPRIEN LE GAULOIS, *Heptateuque*, Genèse, v. 52 « *pomis letalibus* », v. 68 « *malum noxale* ».

¹³¹ PRUDENCE, *Livre d'heures* (*Cathemerinon Liber*), III, 101-110 (trad. MAURICE LAVARENNE, Paris, Les Belles Lettres 2003) : « cependant je te défends de cueillir le fruit fatal (*aspera poma*) sur l'arbre de mort qui verdoie au milieu du verger. »

¹³² COMMODIEN, *Instructions*, I, 35 (trad. JEAN-MICHEL POINSOTTE, Paris, Les Belles Lettres, 2009) : « Le fruit du bois (*pomo ligni*) une fois goûté, la mort entra dans le monde. Sur ce bois de mort recherchons celui de la vie future ; au bois est suspendue la vie qui porte les fruits prescrits (*poma precepta*). »

¹³³ HANS-GÜNTHER LEDER, *op. cit.*, pp. 164-169.

¹³⁴ BERNARD BLUMENKRANZ, *Les auteurs chrétiens latins du Moyen Âge sur les juifs et le judaïsme*, Paris – Louvain, Peeters, 2007, pp. 27-30.

¹³⁵ EVAGRIUS, *Altercatio legis inter Simonem Iudaeum et Theophilum Christianum*, II, 4 (EDUARD BRATKE éd., Wien – Leipzig [Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum 45], 1904, p. 31). Voir MONIKA K. BRAZDA, *Zur Bedeutung des Apfels in der antiken Kultur*, Bonn, 1977, p. 122.

¹³⁶ Figue : *Livre des Jubilés*, III, 20-21 ; *Apocalypse de Moïse*, 15-30. Olive : Évangile de Nicodème, 19. Raisin : *Apocalypse d'Abraham*, 23 ; *1 Hénoc*, 32, 4 ; *Apocalypse de Baruch*, 4, 8. Voir également le *Midrach Rabba*, Genèse, XV, 7 et XIX, 5 (BERNARD MARUANI, ALBERT COHEN-ARAZI eds., *Midrach Rabba*, Genèse, tome I, Lagrasse, Verdier, 1987, pp. 183-185).

¹³⁷ En latin, *malum Punicum* est la pomme grenade, *malum Cydonium* le coing, *malum Armeniacum* l'abricot, *malum Medicum* le citron ou le cédrat.

¹³⁸ En français, il est encore d'usage d'ajouter un qualificatif pour préciser l'espèce de certaines « pommes » : pomme grenade, pomme de pin, pomme de terre, pomme d'or (tomate, voir l'italien *pomodoro*), etc.

¹³⁹ ANDRÉ JACQUES, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, Klincksieck, 1956, pp. 136-138.

¹⁴⁰ MICHEL PASTOUREAU, *op. cit.*, p. 177.

¹⁴¹ AUGUSTIN, *La Genèse au sens littéral en douze livres*, VIII, 6, 12 et VIII, 13, 28 – 16, 35 (trad. PAUL AGAËSSE, AIMÉ SOLIGNAC, Paris, Desclée de Brouwer, 1972, t. II, pp. 28-31).

¹⁴² ISIDORE DE SEVILLE, *Étymologies*, X, 176. Voir HANS-GÜNTHER LEDER, *op. cit.*, pp. 181-183.

les premières attestations du jeu de mot ne se retrouvent que chez des poètes d'époque carolingienne (dès la fin du VIII^e siècle)¹⁴³.

Dans l'iconographie, par ailleurs, le flou règnera pendant longtemps. La scène du péché originel n'est aux IV^e et V^e siècles que rarement figurée sur des sarcophages ou des fresques, et le détail du fruit n'y est la plupart du temps pas discernable¹⁴⁴. La question se pose par exemple dans le cas de l'une des plus anciennes représentations chrétiennes de la scène sur une fresque des catacombes de San Gennaro à Naples, dont la datation est incertaine mais pourrait remonter au III^e siècle : la pomme semble reconnaissable sur un dessin moderne de la fresque¹⁴⁵, mais sa restitution pourrait tout aussi bien être le fruit de l'imagination de l'artiste¹⁴⁶. Même dans les sculptures des églises d'époque romane, après l'an mille, la nature de l'arbre et de son fruit n'est pas encore fixée : on retrouve la figuration, sous l'influence probable de la tradition hébraïque, de la pomme, du raisin, de la figue, voire d'un épi de blé¹⁴⁷. Déterminer l'époque et les raisons exactes de l'identification de la pomme comme fruit du péché originel reste donc problématique. Même sans preuve formelle, la piste d'une influence de la tradition classique combinant les fruits merveilleux des îles Fortunées et les pommes d'or du jardin des Hespérides constitue une hypothèse sérieuse, étant donné l'importance de ces

thèmes dans la construction de l'imaginaire paradisiaque chrétien : la pomme d'Ève et Adam pourrait bien devoir son succès aux pommes d'or des Hespérides.

Les récits irlandais de voyage dans l'Autre Monde : echtraí et immrama

Poursuivre la piste des réutilisations et des métissages du thème des îles Fortunées et des « pommes » paradisiaques à travers le Moyen Âge nous emmènera naturellement du côté de l'Irlande, premier pays en dehors de l'empire romain à avoir été christianisé (entre 400 et 700) et berceau d'une littérature très riche à la fois en îles fantastiques et en pommes surnaturelles. Mais l'étude de la conception de l'Au-delà insulaire dans les textes de la tradition irlandaise doit être menée avec la plus grande prudence. Ainsi qu'on l'a déjà mentionné dans l'introduction de cet article, deux courants principaux s'opposent dans l'étude des traditions mythologiques de l'espace celtique, et en particulier de l'espace irlandais. Certains spécialistes sont convaincus qu'il est possible, en étudiant les récits irlandais de voyage dans l'Au-delà, d'y retrouver d'authentiques éléments d'une tradition celtique antérieure au christianisme¹⁴⁸. D'autres considèrent que ces récits, mis par écrit plusieurs centaines d'années après la christianisation de l'Irlande (les plus anciens manuscrits remontent au XII^e siècle), véhiculaient avant tout des concepts empruntés à la Bible, aux textes de la tradition chrétienne en général, et bien sûr à certains traités et poèmes de la littérature grecque et latine. Les deux tendances ont leurs défenseurs acharnés, mais en l'état actuel de nos connaissances, il est tout simplement impossible de déterminer avec exactitude dans quelle mesure des éléments hérités directement de la tradition orale de l'Irlande sont présents dans ces textes¹⁴⁹.

¹⁴³ Voir par exemple l'expression *arboris malum* chez AUDRAD LE PETIT (IX^e s.), *Liber de fonte vita*, v. 169 et 184 (LUDWIG TRAUBE éd., *Poetae Latini aevi Carolini*, Berlin, Weidmann, 1896, vol. III, pp. 77-78) ; pour d'autres occurrences, voir KARL HEISIG, *op. cit.*, pp. 114-115.

¹⁴⁴ HANS-GÜNTER LEDER, *op. cit.*, pp. 158-162. GRAYDON F. SNYDER, *Ante Pacem: Archaeological Evidence of Church Life Before Constantine*, Macon, GA, Mercer University Press, 2003, pp. 102-104.

¹⁴⁵ RAFFAELE GARRUCCI, *Storia dell'arte cristiana nei primi otto secoli della chiesa, vol. 2.1 : Pitture cimiteriali*, Prato, 1873, pp. 112-114 et pl. XCVI, 1, accessible sur le site de la bibliothèque digitale de l'université d'Heidelberg [http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/garrucci1873bd2_1/0236] (consulté le 3 mai 2012). Garrucci assure (p. 112) que la pomme dans la main d'Ève est certaine.

¹⁴⁶ HANS ACHELIS, *Die Katakomben von Neapel*, Leipzig, Hiersemann, 1936, p. 56 et pl. 8 : « Daß Eva in der erhobenen Rechten eine Frucht oder gar einen Apfel trug, ist wenig wahrscheinlich. ». Je n'ai pas eu la possibilité de consulter JOHANNA FLEMMING, *Die Ikonographie von Adam und Eva in der Kunst vom 3. bis zum 13. Jahrhundert*, Diss. Universität Jena, 1953, p. 72.

¹⁴⁷ HILÁRIO FRANCO JÚNIOR, « Entre la figue et la pomme : l'iconographie romane du fruit défendu », *Revue de l'histoire des religions* 223 (2006), pp. 2970, ici p. 31.

¹⁴⁸ Voir MYLES DILLON, *Early Irish Literature*, Chicago, The University of Chicago Press, 1948.

¹⁴⁹ Voir KIM MCCONE, *op. cit.*, p. 5 et BARBARA FREITAG, *Hy Brasil: The Metamorphosis of an Island*, Amsterdam - New York, Rodopi, 2013, pp. 90-91.

En ce qui concerne une possible influence de la tradition classique, on soulignera tout de même que les moines irlandais avaient dans leurs bibliothèques de nombreux ouvrages issus de la littérature grecque et latine, et que les livres autant que les savants voyageaient beaucoup entre l'Irlande et les centres monastiques situés sur le continent¹⁵⁰. On trouve notamment, dans un commentaire hiberno-latin à l'*Histoire contre les païens* d'Orose, une glose décrivant les îles Fortunées recopiée presque mot pour mot d'après les Étymologies d'Isidore¹⁵¹. Non content d'avoir une excellente connaissance des principaux auteurs païens et chrétiens, les lettrés irlandais avaient même traduits et adaptés un certain nombre de grands récits de la littérature classique : l'Énéide fut ainsi réinventée dans une version irlandaise dès la première moitié du XII^e siècle (*Imtheachta Aeniasa*), différentes versions de la destruction de Troie (*Togail Troí*) sont conservées dans huit manuscrits datés entre le milieu du XII^e et le XVI^e siècle, et l'*Odyssée* fut adaptée sous le nom de *Merugud Uilix Maic Leirtis*, vraisemblablement au début du XIII^e siècle¹⁵². Il semble cependant que la plupart de ces adaptations ont été réalisées par le biais de sources secondaires, de traductions latines, ou de versions orales résumées qui laissent la place à de nombreuses innovations et changements introduits par les moines¹⁵³.

¹⁵⁰ À propos de ces moines, savants et philosophes qui évoluaient à la fois dans le monde latin continental et dans le monde insulaire irlandais, voir LOUIS HOLTZ, « Les grammairiens hiberno-latins étaient-ils des Anglo-saxons ? », *Peritia. Journal of the Medieval Academy of Ireland* 2 (1983), pp. 170-184.

¹⁵¹ OLIVIER SZERWINIACK, « Un commentaire hiberno-latin des deux premiers livres d'Orose, *Histoire contre les païens* », *Bulletin du Cange* 51 (1992-1993), pp. 5-137, ici p. 53 et pp. 98-99.

¹⁵² OLIVIER SZERWINIACK, « L'Irlande médiévale et la culture antique », in PIERRE LARDER éd., *La tradition vive : mélanges d'histoire des textes en l'honneur de Louis Holtz*, Paris, Brepols, 2003, pp. 85-105, ici p. 96-99 ; à propos de l'intérêt porté par les Irlandais à la mythologie gréco-romaine, voir OLIVIER SZERWINIACK, « Un commentaire hiberno-latin des deux premiers livres d'Orose, *Histoire contre les païens* (suite) », *Bulletin du Cange* 65 (2007), pp. 165-207, ici pp. 166-167.

¹⁵³ OLIVIER SZERWINIACK, « L'Irlande médiévale et la culture antique », p. 105 : « (...) il convient désormais d'analyser comment les Irlandais, sur le continent ou en Irlande, ont été capables de renouveler complètement leur culture indigène en assimilant la culture latine antique, douée d'un grand prestige à leurs yeux. ».

Les récits irlandais qui nous intéresseront dans cet article étaient classés par les bardes (*filid*) dans les genres littéraires des *echtrai* (sg. *echtrae*) – « aventures », littéralement « sortie » (même racine que le latin *extra*) – et des *immrama* (sg. *immram*) – « navigations », littéralement « récits de navigation à la rame »¹⁵⁴. Les récits appartenant au genre des *echtrai* relatent généralement l'entrée et la visite d'un héros dans un espace de l'Autre Monde qui peut être situé en différents endroits – dans un *síd* (tertre), sous l'eau, dans une île, etc.¹⁵⁵ Le protagoniste y rencontre des êtres féériques collectivement connus sous le nom d'*Aés Síde* « peuple des tertres » ou « peuples de la paix », ou parfois de *Túatha Dé Danann*, le nom des anciens dieux de l'Irlande¹⁵⁶. On verra plus bas qu'ils impliquent souvent l'envoûtement ou la séduction d'un mortel par une femme de l'Autre Monde.

Les récits appartenant aux *immrama* concernent le voyage sur mer d'un héros ou d'un moine et ses aventures sur les nombreuses îles sur lesquelles il accoste avant que son voyage n'arrive à son terme. Il s'agit d'un genre littéraire qui ne connaissait qu'un succès très restreint, puisque seuls trois *immrama* ont été entièrement conservés

¹⁵⁴ Sur la littérature irlandaise des *immrama* et des *echtrai*, l'Au-delà et l'Autre Monde irlandais, voir CHRISTA MARIA LÖFFLER, *The Voyage to the Otherworld Island in Early Irish Literature*, Salzburg, Universität Salzburg, 1983 ; SEAMUS MAC MATHÚNA, *Immram Brain. Bran's Journey to the Land of Women*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1985, pp. 238-285 ; JONATHAN M. WOODING éd., *The Otherworld Voyage in Early Irish Literature. An Anthology of Criticism*, Dublin, Four Courts Press, 2000 ; WILLIAM SAYERS, « Netherworld and Otherworld in early Irish literature », *Zeitschrift für celtische Philologie* 59 (2012), pp. 201-230 ; BARBARA FREITAG, *op. cit.*, surtout pp. 89-105 « Gaelic Otherworlds » et pp. 107-129 « Clerical Sea Voyages and St Brendan's Visit to Brasil Island ».

¹⁵⁵ Ce n'est qu'avec l'avènement du christianisme qu'une distinction aurait été établie, dans l'imaginaire irlandais, entre l'« Autre Monde » (*Otherworld*) merveilleux que constituent les îles, les collines et les tertres (*side*) d'un côté, et de l'autre côté le Paradis céleste et l'Au-delà souterrain, le royaume des mort où se situe l'Enfer chrétien (voir WILLIAM SAYERS, *op. cit.*).

¹⁵⁶ Le terme *síd* « monticule, colline » désigne les tertres funéraires dans lesquels vivent les descendants des *Túatha Dé Danann*, la partie du territoire irlandais qu'ils reçoivent en lot après leur défaite face aux fils de Míl pendant la seconde bataille de Mag Tuired (*Mesca Ulad* « L'ivresse des hommes d'Ulster » ; JEFFREY GANTZ, *Early Irish Myths and Sagas*, Penguin, 1981, p. 190). Le nom de ces tertres rappelle également la paix conclue entre les deux peuples et pourrait se traduire par « (offre de) paix » : voir notamment ERIC HAMP, « Varia X. Irish *síd* "tumulus" and Irish *síd* "peace" », *Études celtiques* 19 (1982), p. 141 et PATRICK SIMS-WILLIAMS, « Some Celtic Otherworld Terms », in ANN T. E. MATONIS, DANIEL F. MELIA éd., *Celtic language, Celtic culture. A Festschrift for Eric P. Hamp*, Van Nuys, CA, Ford & Bailie, 1990, pp. 57-81.

dans des manuscrits irlandais : la *Navigation de Snédgus et Mac Riagla* (*Immram Snédgusa ocus Maic Riagla*), la *Navigation de Máel Dúin* (*Immram Curraig Maíl Dúin*) et la *Navigation des Húi Corra* (*Immram curaig Ua Corra*). On ajoute souvent à cette courte liste la *Navigation de Bran* (*Immram Brain*), mais il ne s'agit pas à proprement parler d'un *immram* : le manuscrit original ne porte nulle part mention de ce titre, qui lui a été attribué par son premier éditeur et traducteur, Kuno Meyer, et la structure de ce récit le rapproche plutôt des *echtraí*¹⁵⁷. Les trois *immrama* que nous connaissons sont des récits d'inspiration presque entièrement chrétienne, probablement élaborés à partir des pèlerinages et des expéditions en pleine mer entrepris par de nombreux moines irlandais entre le VI^e et le VIII^e siècle, parfois dans l'espoir d'atteindre le paradis sur terre, la *terra repromissionis sanctorum* où l'on disait que les saints et les prophètes attendaient le Jugement Dernier. C'est d'ailleurs cette terre promise qui est le but ultime de la *Navigation de l'abbé saint Brendan*, composée autour de 800 et conservée sur plus de cent vingt manuscrits : il s'agit d'un récit très proche des *immrama* par son contenu puisqu'il relate la découverte par le célèbre abbé de dizaine d'îles merveilleuses pendant ses nombreuses années d'errance sur la mer. La même aventure, avec quelques différences, est également racontée dans la *Vie de Brendan*, composée à la fin du VIII^e siècle et connue par sept versions différentes¹⁵⁸. Mais traiter en détail de saint Brendan, de ses aventures et des nombreuses tentatives de situer l'emplacement de son « île perdue » sur les cartes maritimes médiévales et de la Renaissance sortirait du cadre de notre étude.

Les îles merveilleuses et les pommes enchantées dans le monde celtique

Le motif d'une île de l'Autre Monde semble avoir connu un certain succès dans l'espace celtique déjà à l'époque de l'Empire romain, puisqu'on le retrouve mentionné par quelques sources classiques : au I^{er} s. apr. J.-C., Pomponius Mela décrit ainsi dans sa *Chorographie* (III, 6) l'île de Sein, dans la mer Britannique, où sont censées vivre neuf prêtresses douées de pouvoirs magiques et oraculaires : on reviendra ci-dessous sur la ressemblance entre ce récit et celui de Geoffrey de Monmouth à propos de Morgane et de ses sœurs sur l'île d'Avallon. Plutarque parle quant à lui d'une île au large de la Bretagne où Cronos dort d'un sommeil éternel (*Sur le déclin des oracles*, 18), et revient dans *Sur le visage qui est dans la lune* (26) sur les conditions merveilleuses de cette « île de Cronos », où les Barbares envoient régulièrement certains des leurs pour y recevoir une formation de prêtres et de philosophes. Le compilateur Solinus (23, 10), au III^e siècle, parle de l'île d'Adtanatos (Thanatos) connue pour ses blés en abondance et son sol fertile, et la situe au large de la (Grande)-Bretagne. Enfin, au VI^e siècle, l'historien byzantin Procope de Césarée (VIII, 20, 6 = *Guerre contre les Goths*, IV, 20) mentionne l'existence d'une étrange île des morts, *Brittia*, située en face de la Bretagne non loin de la mythique Thulé¹⁵⁹.

Dans les traditions irlandaises proprement dites, des myriades d'îles de l'Autre Monde sont également mentionnées. Certaines, les « îles au Nord du monde », sont le lieu où les Túatha Dé Danann auraient acquis leurs connaissances occultes et leurs pouvoirs druidiques¹⁶⁰. Les autres sont ces îles fantastiques décrites dans les *echtraí* et les *immrama*, qui sont autant d'incarnations d'un Autre Monde idéalisé. On se concentrera ici surtout sur celles dont la nature fantastique

¹⁵⁷ DAVID N. DUMVILLE, « *Echtrae and Immram: Some Problems of Definition* », Ériu 27 (1976), pp. 73-94.

¹⁵⁸ BARBARA FREITAG, *op. cit.*, pp. 108-114.

¹⁵⁹ Sur les sources classiques concernant d'autres îles fabuleuses dans le nord de l'océan Atlantique, voir FRANÇOISE LE ROUX, « Les Îles au Nord du Monde », in MARCEL RENARD éd., *Hommages à Albert Grenier*, Bruxelles, Latomus, 1962, pp. 10511062 ou MONIQUE MUNDOPCHIE, *Ultima Thulé : Histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*, Genève, Droz, 2009.

¹⁶⁰ Voir FRANÇOISE LE ROUX, *op. cit.*

est caractérisée par la présence de pommes. Dans plusieurs cas, ces pommes jouent un rôle éminemment érotique, celui d'élément du monde fantastique « jeté » dans le monde des mortels par une femme pour envoûter un héros et le pousser à passer sa vie avec elle. C'est notamment le cas dans la *Navigation de Bran* (VII^e-VIII^e siècle), qu'il faudrait plus correctement appeler l'*Aventure de Bran* ainsi qu'on l'a expliqué ci-dessus. Le récit raconte la rencontre entre le prince Bran fils de Febal et une femme-fée qui tente de le séduire d'abord en lui offrant une branche d'un pommier poussant dans l'Autre Monde :

2. Voici le début de l'histoire : Bran se promenait seul un jour dans les environs de la forteresse quand il entendit de la musique derrière son dos. Quand il regardait derrière lui c'était toujours encore derrière son dos qu'était la musique. Il tomba dans le sommeil par la musique parce qu'elle était douce. Quand il se réveilla de son sommeil, il vit une branche d'argent avec des fleurs blanches et il était difficile de distinguer les fleurs de la branche. Bran prit alors les fleurs à la main et l'apporta à son palais. Comme la multitude était dans le palais, ils virent une femme en habits inconnus au milieu de la maison. Et elle chanta ces cinquante couplets à Bran pendant que toute l'armée écoutait et tous virent la femme :

3. C'est une branche du pommier (irl. *abail*) d'Emain que j'apporte, semblable à celles que l'on connaît, avec des rameaux de bel argent, des sourcils de verre avec des fleurs.¹⁶¹

¹⁶¹ CHRISTIAN GUYONVARCH, « Le *Sid* irlandais, image de l'autre monde », in DENIS HÛE, CHRISTINE FERLAMPIN-ACHER édss., *Le monde et l'autre Monde: actes du colloque arthurien de Rennes (8-9 mars 2001)*, Orléans, Paradigme, 2002, pp. 169-194, ici pp. 181-182. La traduction du paragraphe 3 par Guyonvarc'h diffère, en quelques points, de celle donnée en anglais par SÉAMUS MAC MATHÚNA, *op. cit.*, p. 46 : « A branch from the apple-tree (*abail*) of Emain, / its like surpasses the known ones, / twigs of white silver are on it, / crystal leaves with blossoms. »

La mystérieuse femme entreprend ensuite de lui chanter la beauté de cette île d'Emain, et fait allusion à la multitude des îles de l'Autre Monde qui se trouvent au large de l'Irlande, en direction de l'ouest :

25. Il y a trois cinquantaines d'îles lointaines dans l'océan à l'ouest de nous, c'est deux fois plus grande que l'Irlande qu'est chacune d'elles, ou trois fois.¹⁶²

La mystérieuse femme chante une longue description des différents aspects de ces pays merveilleux, véritables terres sans mal, en leur donnant différents noms : *Findarcat* « (celle) du Blanc argent », *Arcatné* « (celle) du Nuage argenté », *Emain* « (celle) des jumeaux », *Aircthech* « (pays) Argenté », *Cúin* « (pays) Doux, agréable », *Mag Réin* « Plaine des mers », *Mag Mon* « Plaine des jeux », *Imchiúin* « Très doux (pays) », *Ildathach* « (pays) Multicolore », etc.¹⁶³ Elle prophétise également la naissance du Christ, puis enjoint à Bran de partir en expédition afin de la rejoindre dans le Pays des Femmes où elle réside (*Tírinna mBan*). Ensorcelé par la femme-fée, Bran prend la mer avec vingt-sept hommes, et voyage pendant deux jours et deux nuits avant de rencontrer un homme naviguant sur la mer dans son chariot : ce dernier lui chante également trente quatrains en se présentant comme Manannán fils de Ler (Manannán mac Lir, dieu de la mer), et lui explique que l'étendue maritime est de son point de vue une plaine luxuriante, un pays sans péché, sans âge et sans décadence. Après cette rencontre, Bran poursuit sa navigation et accoste sur une île remplie de gens riants, l'île de la Joie (*Inis Subai*), où il doit abandonner un de ses hommes, qui perd la mémoire et devient extatique après avoir débarqué. L'équipée atteint ensuite le terme du voyage, où Bran retrouve enfin sa mystérieuse amante. Elle oblige Bran à débarquer en lui lançant une pelote de ficelle qui reste collée à la main de Bran. Bran et ses hommes

¹⁶² Traduction française de CHRISTIAN GUYONVARCH, *op. cit.*, pp. 179-186.

¹⁶³ SÉAMUS MAC MATHÚNA, *op. cit.*, pp. 47-51.

restent pendant ce qui semble être une année sur l'île en compagnie de ces femmes avant que la nostalgie ne les saisisse. Ayant reçu la permission de s'en aller, mais avertis de ne pas toucher la terre d'Irlande sous peine de terribles conséquences, ils s'en retournent chez eux. Accueillis par des inconnus, ils apprennent que l'histoire du Voyage de Bran est devenue une ancienne légende et que l'année qu'ils ont passée dans le Pays des Femmes correspond à plusieurs centaines d'années humaines. Un homme de Bran pose pourtant le pied sur terre en débarquant, mais il se transforme aussitôt en poussière et disparaît. Bran chante alors aux Irlandais l'histoire de son voyage avant de s'en retourner auprès de son amante.

Emain Ablach et la tradition arthurienne d'Avallon

Dans le récit de la *Navigation de Bran*, la femme-fée explique que la branche de pommier qu'elle offre à Bran provient d'Emain, « (celle) des jumeaux » ici une abréviation d'*Emain Ablach*, « (l'endroit) des pommiers jumeaux »¹⁶⁴. Emain Ablach est le nom d'un *síd*, un Autre Monde, connu notamment pour être la résidence du dieu Manannán mac Lir, ainsi que le raconte la « Mise en nourriture (*fosterage*) dans la Maison des (deux) Seaux à Lait » (*Altram Tige Dá Medar*). Dans ce récit irlandais conservé dans le Livre de Fermoy et daté du XV^e siècle, le dieu accueille notamment Eithne, fille d'Aengus, dans le monde d'Emain Ablach pour la persuader de recommencer à manger après son altercation avec le héros Finnbar¹⁶⁵. Or le nom de ce *síd* insulaire nous oblige à sortir du domaine celtique irlandais pour entrer dans celui des études arthuriennes, puisque l'« île aux pommiers (jumeaux) » est également la traduction du nom latinisé de la plus

célèbre des îles de l'Autre Monde, en l'occurrence *Avallon*. Avallon fait sa toute première apparition dans l'*Histoire des rois de Bretagne* composée par Geoffrey de Monmouth entre 1135 et 1138¹⁶⁶ : d'abord évoquée comme le lieu où avait été forgée l'épée du roi Arthur, Caliburn (chap. 147), elle devient ensuite le séjour de son dernier repos après la bataille de Camblan.

C'est dans cette même bataille que notre illustre roi Arthur fut mortellement blessé ; il fut alors transporté dans l'île d'Avallon (*insula Avallonis*) pour y soigner ses blessures.¹⁶⁷

La légende liée à Avallon est ensuite élaborée avec plus de détails par Geoffrey de Monmouth dans sa *Vie de Merlin*, composée en 1148¹⁶⁸. Il insère dans ce récit un catalogue d'îles chanté par le barde Telgesin, qui reproduit avec quelques modifications le catalogue des îles dans le livre XIV des *Étymologies* d'Isidore de Séville¹⁶⁹. Dans le récit de Geoffrey, Telgesin parle de la Bretagne, de l'île de Thanatos, des îles Orchades, de Thulé, de l'Irlande et de l'île de Gadès. Il mentionne ensuite l'île des Hespérides – « On raconte que les Hespérides sont confiées à la garde d'un dragon qui, sous les frondaisons, en surveille les pommes d'or (*aurea poma*) »¹⁷⁰ – puis les Gorgades, Chrysse et Argyre, ainsi que Taprobane. Il en arrive enfin à la description de l'île où fut emmené Arthur, qui porte seulement le nom d'« île aux fruits » ou « aux pommes » (*insula pomorum*), que Geoffrey

¹⁶⁴ *Emain* signifie « jumeau » et *ablach* (de l'ancien irlandais *aball*, « pomme ») « qui a des pommes ». Le nom de l'île pourrait également se traduire par « le jumeau du verger aux pommes », allusion au seigneur du *síd* en question, dont le nom exact peut changer selon les traditions : BRUCE LINCOLN, « The Lord of the Dead », *History of Religions* 20/3 (1981), pp. 224-241, ici p. 230. On reviendra plus bas sur la traduction du nom de cette île.

¹⁶⁵ LILIAN DUNCAN, « Altram Tige Dá Medar », *Ériu* 11 (1932), pp. 184-225.

¹⁶⁶ LAURENCE MATHEY-MAILLE, xz, Paris, Les Belles Lettres (La Roue à Livres), 2008, pp. 9-10.

¹⁶⁷ GEOFFREY DE MONMOUTH, *Histoire des rois de Bretagne*, 178 ; trad. LAURENCE MATHEY-MAILLE, *op. cit.*, p. 258.

¹⁶⁸ BASIL CLARKE éd., *Life of Merlin. Geoffrey of Monmouth, Vita Merlini*, Cardiff, University of Wales Press, 1973, pp. vii-viii ; LAURENCE MATHEY-MAILLE, *op. cit.* p. 9 ; ISABELLE JOURDAN, *Geoffrey de Monmouth. La vie de Merlin*, Rennes, La Part Commune, 2008, pp. 71-73.

¹⁶⁹ ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XIV, 6, 7-13.

¹⁷⁰ GEOFFREY DE MONMOUTH, *Vita Merlini*, 896-897 « *Hesperides uigilem perhibentur habere draconem/Quem seruare ferunt sub frondibus aurea poma.* » ; édition BASIL CLARKE, *op. cit.*, p. 100.

identifie explicitement à l'île Fortunée (au singulier) de la tradition classique, et dont il donne une description beaucoup plus détaillée que chez Isidore :

L'île des Fruits (*insula pomorum*), qu'on appelle Île Fortunée, doit son nom au fait que tout y pousse tout seul. Ses habitants n'ont nul besoin de travailler sa terre et il n'y a aucune culture, exceptée celle dont se charge la nature. D'elle-même, elle donne des moissons abondantes, des raisins, et des fruits (*poma*) nés spontanément dans ses forêts. La terre se couvre à profusion de tout ce que l'on peut désirer, comme si c'était de l'herbe. Là, on vit cent ans ou plus. C'est là que, selon une douce loi, neuf sœurs rendent la justice à ceux qui se tournent vers elles depuis nos régions. L'aînée des neufs est particulièrement compétente dans l'art de guérir et surpasse ses sœurs par son exceptionnelle beauté ; elle a pour nom Morgane (*Morgen*) et a étudié les vertus médicinales de toutes les plantes pour soulager les corps souffrants ; elle est aussi passée maîtresse dans l'art fameux de la métamorphose et dans celui de fendre les airs de ses ailes neuves, comme Dédale : lorsqu'elle le désire, elle peut se trouver à Brest, à Chartres ou à Pavie ; lorsqu'elle le désire, elle se pose sur nos rivages. On dit qu'elle a enseigné les mathématiques à ses sœurs : Moronoe, Mazoe, Gliten, Glitonea, Gliton, Tyronoe, Thiten et Thiton, qui se distingue à la cithare. C'est auprès d'elle qu'après la bataille de Camban nous avons conduit Arthur blessé sous la conduite de Barinthus qui connaissait les mers et les étoiles.¹⁷¹

¹⁷¹ GEOFFREY DE MONMOUTH, *Vita Merlini*, 908-931: « *Insula Pomorum, quae Fortunata vocatur; ex re nomen habet quia per se singula profert./Non opus est illi sulcantibus arva colonis:/omnis abest cultus, nisi quem natura ministrat./Utro fecundas segetes producit et uvas/nataque poma suis pretonso gramine silvis./Omnia gignit humus uice graminis ulro redundans/annis centenis aut ultra uiuitur illic/Illic iura nouem geniali lege sorores/dant his qui ueniunt nostris ex partibus ad se./quarum que prior est fit doctior arte medendi/exceditque suas forma prestante sorores./Morgen ei nomen didicitque quid utilitatis/gramina cuncta ferant ut languida corpora curet./Ars quoque nota sibi qua scit mutare figuram/et resecare nouis quasi Dedalus aera pen- nis./Cum uult est Bristi Carnoti siue Papie,/cum uult in uestris ex aere labitur horis./Hancque mathematicam dicunt didicisse sorores/Moronoe, Mazoe, Gliten. Glitonea, Gliton/Tyronoe,*

Il semble ici évident qu'Isidore n'est pas la seule source d'inspiration de Geoffrey de Monmouth : le pilote du bateau d'Arthur, Barinthus, porte ainsi le même nom que celui qui révèle à saint Brendan l'existence de la *terra repromissionis* dans la *Navigation de saint Brendan*¹⁷². Quant à Morgane¹⁷³ et ses huit sœurs¹⁷⁴, que Geoffrey appelle plus loin des « nymphes »¹⁷⁵, leur description fait bien sûr penser aux neuf Muses de la tradition classique. Mais l'île présente surtout d'évidentes ressemblances avec un possible motif celtique (préchrétien ?) d'une île de l'Autre Monde peuplée de femmes. On a vu que le but du voyage raconté dans la *Navigation de Bran*, par exemple, est d'atteindre l'île appelée parfois *Emain*, parfois *Tír inna mBan*, le « Pays des Femmes », et décrite comme peuplée de milliers de femmes vêtues d'habits multicolores¹⁷⁶. Ailleurs, le poème gallois « Le butin d'Annwn » (*Preiddeu Annwn*), composé entre le IX^e et le XII^e siècle, raconte une expédition du roi Arthur dans une île de l'Autre Monde et mentionne que le « chaudron d'Annwfn » est réchauffé par l'haleine de neuf vierges¹⁷⁷. Du côté de la tradition classique également, on a vu que ce motif apparaissait en particulier chez Pomponius Mela (I^e s. apr. J.-C.) à propos des neuf prêtresses vierges établies dans l'île de Sein, capables de déchaîner les vents, de soulever

Thiten cithara notissima Thiten./Illuc post bellum Cambiani uulnere lesum/duximus Arcturum nos conducente Barinthus/euora cui fuerant et celi sydera nota »; éd. BASIL CLARKE, *op. cit.*, pp. 100-102; trad. ISABELLE JOURDAN, *op. cit.*, pp. 67-73.

¹⁷² EDMOND FARAL, *La légende arthurienne: études et documents*, Paris, Champion, 1969, vol. II, p. 304; BARBARA FREITAG, *op. cit.*, p. 115.

¹⁷³ Sur la construction du personnage de Morgane, voir notamment CAROLYN LARRINGTON, *King Arthur's Enchantresses: Morgan and Her Sisters in Arthurian Tradition*, Londres, I.B.Tauris, 2006 et JILL M. HEBERT, *Morgan le Fay, Shapeshifter*, Palgrave Macmillan, 2013.

¹⁷⁴ BASIL CLARKE, *op. cit.*, pp. 102-103, compte huit sœurs en tout – Thiten étant nommée deux fois – tandis qu'ISABELLE JOURDAN, *op. cit.*, p. 72, suit une autre version du manuscrit et en dénombre neuf, préférant distinguer une « Thiton » et une « Thiten ». EDMOND FARAL, *op. cit.*, vol. II, pp. 306-307.

¹⁷⁵ GEOFFREY DE MONMOUTH, *Vie de Merlin*, 1122-1124: « C'est là que le roi, atteint lui aussi d'une blessure mortelle, quitta son royaume, franchit la mer en ta compagnie et se rendit, comme tu l'as raconté précédemment au palais des nymphes (*nimpharum ad aulam*). »

¹⁷⁶ *Navigation de Bran*, 19 (SÉAMUS MAC MATHÚNA, *op. cit.*, p. 49).

¹⁷⁷ *Preiddeu Annwn*, v. 14; le poème est conservé dans le *Llyfr Taliesin*, « Livre de Taliesin », daté du XIV^e siècle. Voir une traduction commentée disponible en ligne sur le site du projet Camelot à : <http://d.lib.rochester.edu/camelot/text/preiddeu-annwn/> (consulté le 12 juin 2014).

les mers, de se métamorphoser en animaux, de guérir les maux et de prédire l'avenir. Strabon, enfin, parle d'une île devant l'embouchure de la Loire, sur laquelle aucun homme n'a le droit de mettre le pied parce qu'elle était habitée par « les femmes des Samnites, possédées par Dionysos et vouées à apaiser ce dieu par des rites mystiques et par toutes sortes de cérémonies sacrées »¹⁷⁸. Il est à ce sujet intéressant de relever qu'Isidore de Séville parle dans ses *Étymologies* des *insulae fortunatarum* au féminin (littéralement les « îles des Bienheureuses »): s'agit-il d'une erreur – peut-être un croisement entre les appellations habituelles *Fortunatae insulae* et *Fortunatorum insulae* – ou Isidore a-t-il été influencé par d'autres légendes concernant une « île des femmes »¹⁷⁹ ? Quoi qu'il en soit, il semble que Geoffrey de Monmouth a (ré)inventé Avallon comme une véritable synthèse de plusieurs motifs littéraire classiques¹⁸⁰: ce qu'il dit de la fertilité des terres est emprunté à la description de l'île Fortunée par Isidore de Séville, la partie sur la longévité se retrouve notamment dans la description de Taprobane chez Solinus (LIV, 11) et la partie sur Morgane et ses sœurs, ainsi qu'on l'a vu, proviendrait de la description de l'île de Sein par Pomponius Mela, elle-même écho possible d'une légendaire île celtique de l'Autre Monde peuplée de femmes¹⁸¹.

Le nom d'Avallon et les pommes indo-européennes

Mais revenons-en aux pommes de l'Autre Monde. Afin de mieux comprendre les liens entre *Emain Ablach* « (celle) aux pommiers jumeaux », *Avallon* (« (celle) aux pommiers ») et les îles Fortunées de la tradition classique, il convient de résumer brièvement le dossier linguistique concernant les termes proto-indo-européens désignant

le pommier et son fruit. Les spécialistes en reconstruisent deux, respectivement **abel-* dans les groupes linguistiques du Nord-Ouest de l'Europe – notamment les langues celtiques, germaniques, baltes et slaves – et **mālo-*, attesté surtout par le grec *mēlon* (dorique *mālon*) et par le latin *malum* (emprunté au grec). Le terme *pomum* est quant à lui propre au latin et connaîtra ensuite un succès essentiellement restreint à l'aire gallo-romaine¹⁸². Il semble que **abel* et **mālo-* n'ont pas d'origine commune, mais que **mālo-* se serait imposé dans le sud de l'Europe suite à l'importation durant le Néolithique des premières pommes domestiques, cultivées dans la région du Caucase¹⁸³.

Un toponyme est souvent mentionné dans les discussions à propos de ces deux termes proto-indo-européens pour désigner la pomme: celui de la ville osque d'Abella (aujourd'hui Avella, en Campanie), connue pour avoir été qualifiée de *maliferae Abellae*, « Abella riche en arbres fruitiers » dans l'Énéide de Virgile (VII, 740). À cause de cette réputation virgilienne, le nom d'Abella a souvent été interprété comme un réflexe italique de l'étymon proto-indo-européen **abel-*¹⁸⁴. En réalité toutefois, les commentaires de Servius à ce passage de l'Énéide ainsi que d'autres sources antiques nous indiquent que si Abella était connue pour ses fruits, c'était surtout pour ses noisettes (*nuces Abellanae*, d'où « aveline » en français, et le nom botanique de la noisette *Corylus avellana*)¹⁸⁵. Mais quelles que soient les considérations proprement linguistiques à ce sujet, le cas du nom

¹⁷⁸ STRABON, *Géographie*, IV, 4, 6 (trad. FRANÇOIS LASSERRE, CUF, Les Belles Lettres, 1966).

¹⁷⁹ OLGA SPEVAK éd., *Isidore de Séville*. Étymologies, livre XIV. De terra, Paris, Les Belles Lettres, 2011, p. 106, n. 385.

¹⁸⁰ EDMOND FARAL, *op. cit.*, vol. II, pp. 303-304: relevons que Faral s'oppose avec virulence à l'idée qu'un quelconque « résidu (celtique) irréductible » puisse être à l'origine de la description d'Avallon par Geoffrey de Monmouth.

¹⁸¹ BASIL CLARKE, *op. cit.*, p. 147.

¹⁸² Voir MICHIEL DE VAAN, *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leiden, Brill, 2008, p. 479, qui propose la racine proto-italique **po-e/omo-* « cueilli ». Pour l'hypothèse du succès de ce mot en Gaule au détriment de *malum* dès le V^e s. apr. J.-C., voir CLARK HARRIS SLOVER, « Avalon », *Modern Philology* 28 (1931), pp. 395-399, s'appuyant sur une recherche de PAULUS GEYER, « Spuren gallischen Lateins bei Marcellus Empiricus », *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik* 8 (1893), pp. 469-481, ici p. 474.

¹⁸³ PAUL FRIEDRICH, *Proto-Indo-European Trees: the Arboreal System of a Prehistoric People*, Chicago, The University of Chicago Press, 1970, pp. 57-64; DOUGLAS Q. ADAMS, « The Indo-European word for "apple" again », *Indogermanische Forschungen* 90 (1985), pp. 79-82.

¹⁸⁴ Le nom d'Abella est parfois interprété par certains spécialistes de la linguistique indo-européenne comme un vestige de l'ancienne intrusion dans le nord de l'Italie de populations nordiques qui auraient cultivé et fait le commerce des pommes sauvages: voir DOUGLAS Q. ADAMS, *op. cit.*, p. 81, n. 4.

¹⁸⁵ Outre Servius, voir PLINIE, *Histoire naturelle*, I, 88, repris par ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XVII, 24.

d'Abella nous intéresse surtout parce que sa réputation est arrivée jusque dans le monde irlandais, où il a été utilisé comme preuve que le terme *uball/aball* – irlandais pour « pomme » – était d'origine latine. C'est ce qu'on peut lire dans l'entrée pour le mot *uball* dans le *Glossaire de Cormac*, un des premiers dictionnaires irlandais, connu par six manuscrits dont le plus ancien date du début du XV^e siècle et dont le texte lui-même était attribué au prince et évêque Cormac mac Cuillennán (831-903)¹⁸⁶:

UBALL (« an apple ») quasi *aball*: *Aball* autem from a town of Italy whereunto is the name Abellanium: thence they brought the seed of the apples. Or *uball* i.e. *eo-ball*, *eo* « a tree » [yew], and *ball* « a member ». Or *uball* i.e. *Eva-eil* i.e. because Eve was corrupted by it at the transgression.¹⁸⁷

L'explication du *Glossaire de Cormac* ne saurait bien sûr être prise au pied de la lettre du point de vue de la linguistique moderne. Mais il est intéressant de noter que son auteur avait très probablement connaissance de la tradition virgilienne concernant la ville d'Abella « riche en arbres fruitiers » et qu'il était prêt à y voir la ville à partir de laquelle la pomme avait été importée en Irlande pour la première fois¹⁸⁸. La dernière étymologie proposée, interprétant la pomme comme « la

corruption d'Ève », nous démontre également que les Irlandais avaient inventé leur propre manière d'expliquer pourquoi la pomme était le fruit du péché originel.

C'est également au Moyen Âge qu'est mentionnée pour la première fois l'étymologie renvoyant le nom d'Avallon à l'irlandais *uball/aball* « pomme ». Il s'agit d'une interpolation dans le traité *Sur l'antiquité de l'église de Glastonbury* de William de Malmsbury (fin du XII^e siècle):

(...) il donna à l'endroit le nom d'Île d'Avallonie (*insula Avallonia*), c'est-à-dire, en sa langue, l'« île des pommes » – *avalla*, en breton, signifie en effet « pommes » (*avalla enim Britonice poma interpretatur*).¹⁸⁹

Plus tard, dès le XII^e siècle, les rédacteurs de la version galloise de l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffrey de Monmouth – les *Brut y Brenhinedd* – traduiront l'*insula Avallonis* par *Ynys Afallach*, « île aux pommiers »¹⁹⁰. Deux alternatives s'offrent donc à nous pour expliquer la construction du motif et du nom de l'île d'Avallon: soit l'on considère que le motif d'une « (île) aux pommiers/arbres fruitiers » fabuleuse (*Emain Ablach* en irlandais, *Ynis Afallach* en gallois) existait déjà dans la tradition celtique. Geoffrey de Monmouth en aurait dans ce cas latinisé le nom en *insula Avallonis* ou *insula pomorum* et l'aurait amalgamé à la tradition tardo-antique concernant les différentes îles Fortunées. L'autre hypothèse consiste à considérer que Geoffrey aurait complètement inventé l'île d'Avallon à partir du motif de l'île Fortunée/du jardin d'Éden en fabriquant son nom à partir du terme gallois *afallach* « verger de pommiers ». Il en aurait popularisé l'usage dans

¹⁸⁶ WHITLEY STOKES, *Three Irish glossaries. Cormac's glossary codex A. O'Davoren's glossary and a Glossary to the Calendar of Oingus the Culdee*, London, Williams & Norgate, 1862, pp. v-ix.

¹⁸⁷ « Glossaire de Cormac » (*Sanas Cormaic*), littera XVII: « UBALL quasi aball. aball autem o burg Etaile dianit ainm Abellanium isas tucas sil naballas leo. no uball .i. eoball .i. eo crand 7 ball de. no uball .i. Eba eil .i. iarsindi roellustar Eba fair isindimarbus. » Éd. WHITLEY STOKES, *op. cit.*, 1862, p. 43; traduction WHITLEY STOKES éd., *Sanas Chormaic: Cormac's Glossary*, Calcutta, 1868, p. 165. Également accessible en ligne sur la Early Irish Glossaries Database à: [http://www.asnc.cam.ac.uk/irishglossaries/] (consulté le 12 juin 2014).

¹⁸⁸ L'auteur du *Glossaire* ne prend pas en compte, en revanche, les passages de Pline le Jeune et d'Isidore de Séville mentionnés plus haut à propos des noisettes d'Abella, alors même que tout le glossaire est en grande partie construit sur le modèle des Étymologies d'Isidore de Séville. Voir JOHN J. H. SAVAGE, « Insula Avallonia », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 73 (1942), pp. 405-415, ici p. 410: Savage insiste par ailleurs sur l'importance, au Moyen Âge, de la légende concernant un « jardin magique de Virgile » près d'Abella, qu'il estime être à l'origine de la légende de l'« île des fruits », Avallon.

¹⁸⁹ EDMOND FARAL, *op. cit.*, vol. II, p. 426.

¹⁹⁰ Certains spécialistes supposent parfois que l'*Ynis Afallach* galloise aurait précédé l'invention d'Avallon par Geoffrey de Monmouth, puisque lui-même prétend dans les premières lignes de son *Histoire des rois de Bretagne* que toute son œuvre est la traduction d'un « très vieux livre » écrit en « langue bretonne ». On n'a toutefois conservé aucune trace de ce supposé traité original. Voir THOMAS M. CHOTZEN, « Emain Ablach – Ynis Avallach – Insula Avallonis – Ile d'Avalon », *Études celtiques* 4 (1948), pp. 255-274.

les traditions irlandaises et galloises, où « Avallon » aurait ensuite été associée aux nombreux motifs littéraires mettant en scène d'autres îles de l'Autre Monde¹⁹¹.

Mais la traduction d'*Avallon* par « île aux pommiers » ne fait pas l'unanimité, et l'on mentionnera par souci d'objectivité deux hypothèses différentes : la première est celle, rendue célèbre par Edmond Faral, selon laquelle le nom d'*Avallon* ferait référence à un roi mythique de l'île nommé « Avallo(c) » ou à un dieu « Avallach » et n'aurait donc aucun rapport avec les fruits¹⁹². L'autre hypothèse propose de lier le nom d'Avallon à celui de l'Apollon hyperboréen et à l'île d'Abalus décrite par Pline dans son *Histoire naturelle* (XXXVII, 11, 5) d'après Pythéas de Marseille (l'île est également mentionnée par Diodore de Sicile, V, 23)¹⁹³. Notons à ce propos qu'Abalus, située quelque part dans la Mer du Nord au large de la Germanie, est présentée comme un lieu de récolte des perles d'ambre, une substance dont Pline signale une autre source de production : il s'agit de l'étang Électrum, situé en « grande Syrie » près du lieu communément identifié comme le jardin des Hespérides (*Histoire naturelle*, XXXVII, 11, 8). De là à réinterpréter les fruits d'or des Hespérides comme une métaphore des précieuses gouttes d'ambre, il y a un pas qu'on se gardera toutefois de franchir faute d'éléments plus convaincants.

¹⁹¹ Voir THOMAS M. CHOTZEN, *op. cit.*, pp. 260-262, quant à lui d'avis que le motif a été emprunté à une tradition irlandaise préexistante.

¹⁹² EDMOND FARAL, « L'île d'Avallon et la fée Morgane », in *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, Droz, 1928, pp. 243-253 ; ID., *op. cit.*, vol. II, pp. 299-302 et pp. 425-432. On n'entrera pas plus en détail sur l'affaire compliquée de l'identification de l'abbaye de Glastonbury avec l'île d'« Avalloc » dans une interpolation au *Sur l'antiquité de l'église de Glastonbury* de William de Malmesbury (rédaction primitive entre 1129-1135, avec des ajouts après 1171) ou avec « Avallo » dans le *Sur l'éducation d'un prince* de Giraud de Cambrie en 1194. Rappelons que c'est à Glastonbury que fut mise en scène, en 1191 environ, la « découverte » des tombes d'Arthur et de Guenièvre. Sur tout ce dossier, voir les études réunies dans JAMES P. CARLEY éd., *Glastonbury Abbey and the Arthurian Tradition*, Cambridge, D. S. Brewer, 2001.

¹⁹³ FREDERICK M. AHL, « Amber, Avallon, and Apollo's Singing Swan », *The American Journal of Philology* 103 (1982), pp. 373-411.

Pommes de satiété et pommes de séduction

D'autres éléments dans l'œuvre de Geoffrey de Monmouth permettent de démontrer qu'il avait connaissance de la matière irlandaise. Toujours dans la *Vie de Merlin*, un passage mettant en scène des pommes magiques fournit un indice supplémentaire pour l'insertion d'une référence à un *immram* irlandais et la démonstration d'une riche intertextualité. Après avoir récité un bref catalogue des différentes espèces d'oiseaux, Merlin est en effet interrompu par l'arrivée d'un étrange personnage que l'enchanteur reconnaît bien vite : le pauvre homme et ses compagnons étaient autrefois devenus fou furieux après avoir consommé des « fruits parfumés » (*redolentia poma*) cueillis près d'une source au cœur de la forêt, un piège en réalité prévu pour Merlin¹⁹⁴. Une fois guéri par Merlin, l'étranger révèle que son nom n'est autre que Maldin (*Maeldinus*). Or un héros portant le nom de Maelduin est le protagoniste d'un *immram*, la *Navigation de Maelduin*, au cours duquel lui et ses compagnons cueillent notamment trois pommes miraculeuses :

When they went from the island they were a long while voyaging, without food, hungrily, till they found (another) island, with a great cliff around it on every side, and therein was a long, narrow wood, and great was its length and its narrowness. When Mael Duin reached that wood he took (from it) a rod in his hand as he passed it. Three days and three nights the rod remained in his hand, while the boat was under sail, coasting the cliff, and on the third day he found a cluster of three apples (*uboll*) at the end of the rod. For forty nights each of these apples (*uball*) sufficed them.¹⁹⁵

¹⁹⁴ ISABELLE JOURDAN, *op. cit.*, pp. 103-108. Voir JEAN-GUY GOUTTERBROZE, « Le passage d'Arthur en Avallon selon l'*Historia Regum Britanniae* et le *Roman de Brut*. Une disparition bien discrète », in CLAUDE LETELLIER, DENIS HÛÉ eds., *Le roman de Brut entre mythe et histoire : actes du Colloque, Bagnoles de l'Orne, septembre 2001*, Orléans, Paradigme, 2003, pp. 47-66, ici pp. 51-52.

¹⁹⁵ *Navigation de Mael Duin (Immram Curraig Maile Duin)*, VII (composition : VIII^e-IX^e s. apr. J.-C. env.) ; trad. WHITLEY STOKES, « The Voyage of Mael Duin (I) », *Revue Celtique* 9 (1888), pp.

Il semble ici évident que Geoffrey avait connaissance de la matière racontée dans la *Navigation de Maelduin*, et qu'il a élaboré cette partie de son histoire pour faire écho aux récits de navigations celtiques. On retrouve donc dans la *Vita Merlini* deux motifs distincts, celui de l'île aux fruits, séjour de personnages voués à une certaine immortalité, et celui des fruits de l'Autre Monde dont la consommation rend fou. On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement entre le motif de ces « pommes » qui rendent fou et celui des pommes d'envoûtement de la littérature classique, un motif également présent dans d'autres récits irlandais.

En effet, le motif de la déclaration d'amour accomplie en lançant une pomme à l'être élu n'est pas réservé au seul monde classique, ainsi que l'avait déjà fait remarquer Henri Gaidoz¹⁹⁶ : on en connaît notamment un exemple irlandais dans l'histoire de Nede mac Adnai, où le cadeau d'une pomme d'argent signale l'amour porté au jeune Nede par la femme de son oncle Caier :

The mind of Caier's wife clave unto Nede. She gave an apple (*uball*) of silver to Nede for his love. Nede consented not, and she promised him the realm after Caier, if he would go in unto her.¹⁹⁷

Un autre récit d'*echtrae* permet d'établir un parallèle encore plus frappant entre les îles de l'Autre Monde et les rites d'envoûtement du monde antique. Dans l'*Aventure de Condle* (*Echtra Chondla*, composée entre le VIII^e et le IX^e siècle), le héros Condle fils de Conn, est quant à lui envoûté par la voix d'une femme *síd* qui, invisible à tout autre que lui, entreprend de le séduire pour le persuader de la suivre jusque dans l'Autre Monde dont elle vient, appelé *Tír inna mBéo*, la « Terre des Vivants », ou *Mag Mell*, la « plaine des plaisirs ». Le père de Condle

tente de contrecarrer ses sortilèges en faisant appel aux incantations d'un druide, mais la mystérieuse femme, avant de s'en aller, lance à Condle une pomme qui lui fait oublier tout désir autre que celui de la retrouver. Le héros est laissé dans une hébétude profonde, incapable de se nourrir d'autre chose que la pomme merveilleuse :

1. Un jour que Condle le Rouge, fils de Conn aux Cent Batailles, était à côté de son père sur la colline d'Usnech, il vit une femme aux vêtements étranges venir vers lui.
2. Condle lui dit : « D'où es-tu venue, ô femme ? »
3. « Je suis venue, dit la femme, des terres des vivants, là où il n'y a ni mort ni péché ni transgression. Nous consommons des festins éternels sans service et nous nous réunissons sans dispute. La grande paix dans laquelle nous sommes fait qu'on nous appelle les gens du *síd*. » « À qui, mon garçon, dit Conn à son fils, parles-tu ? » Car personne ne voyait la femme, excepté le seul Condle. La femme répondit :
4. « Il parle à une femme jeune, belle, de bonne race, qui ne craint ni la mort ni l'âge. J'ai aimé Condle le Rouge. Je l'appelle dans la Plaine des Plaisirs, là où Boadach, le roi éternel, est un roi qui n'a dans son pays ni plainte ni douleur depuis qu'il s'est emparé de la royauté. »
5. « Viens avec moi, ô Condle le Rouge, à la nuque colorée, rouge comme une chandelle, à la chevelure blonde au-dessus du visage pourpre, et qui sera le signe de ta beauté royale. Si tu me suis, ton apparence ne se flétrira ni en jeunesse ni en beauté jusqu'au jugement riche en vision. » (...)
7. (...) Mais quand la femme s'en alla devant l'incantation du druide, elle lança une pomme à Condle.
8. Condle fut pendant un mois sans consommer de boisson ni de nourriture. Il lui semblait que rien n'était plus digne d'être consommé excepté sa pomme. La pomme ne diminuait pas, quoiqu'il en consommât, et elle restait entière. Il était en bonne

447495, ici pp. 469-470.

¹⁹⁶ HENRI GAIDOUZ, *op. cit.* (voir *supra*, n. 2).

¹⁹⁷ WHITLEY STOKES éd., *Three Irish Glossaries. Cormac's Glossary Codex A. O'Davoren's Glossary and a Glossary to the Calendar of Oingus the Culdee*, London, Williams & Norgate, 1862, p. XXXVII.

santé et la nostalgie saisit Condle à propos de la femme qu'il avait vue.¹⁹⁸

La femme fée revient plus tard auprès de Condle, et les pouvoirs des druides ne peuvent cette fois l'empêcher d'emmener le héros jusque dans l'Autre Monde dans sa « barque de verre », son « coracle de cristal pur ». La pomme, lancée par une femme du peuple des *síd*, se révèle ici le vecteur d'une déclaration d'amour et d'un envoûtement auquel aucun mortel ne peut résister, en plus de disposer d'un pouvoir vivifiant qui la caractérise en tant que fruit originaire d'une terre d'immortalité.

Des pommes disposant d'un même pouvoir se retrouvent dans d'autres récits de « Voyages » plus tardifs, où les îles de l'Autre Monde rencontrées sont très nombreuses et souvent très détaillées. On ne mentionnera dans le cadre de cette étude que ceux décrivant deux îles-« vergers » notables pour leurs pommes : les pommes nutritives de la *Navigation de Maelduin* déjà évoquées plus haut, et celles de la *Navigation des Húi Corra* (récit composé au XI^e siècle, où les héros se retrouvent sur une île proprement paradisiaque :

Thereafter they row on for a long while, till another wonderful island was shewn to them, with a beautiful bright grove of fragrant appletrees (*d'abluibh*) therein. A very beautiful river (flowed) through the midst of the grove. Now when the wind would move the treetops of the grove sweeter was their song than any music. The Húi Corra ate somewhat of the apples (*hublaib*) and drank somewhat of the rivers of wine, so that they were straightaway satisfied, and perceived not wound or disease in them.¹⁹⁹

¹⁹⁸ *Aventure de Connla (Echtra Chondla)*, 1-7 (composition : début VIII^e s. apr. J.-C.). Trad. de CHRISTIAN GUYONVARCH, *op. cit.*, pp. 172-173. Voir également l'édition et la traduction anglaise de KIM MCCONE, *Echtrae Chonnla and the Beginnings of Vernacular Narrative Writing in Ireland: A Critical Edition with Introduction, Notes Bibliography and Vocabulary*, Maynooth, St. Patrick's College, Department of Education, 2000.

¹⁹⁹ *Navigation des Húi Corra (Immram Curraig Hua gCorra)*, 47 : WHITLEY STOKES, « The Voyage of the Húi Corra », *Revue Celtique* 14 (1893), pp. 2269, ici p. 43.

Dans ces deux récits également, les pommes permettent à ceux qui en mangent d'être guéris de leurs blessures ou rassasiés pendant une très longue période. C'est encore ces qualités qui sont mises en avant dans le récit du « destin des fils de Tuireann » (*Oidhe Chloinne Tuireann*, XV^e-XVI^e s.), dans lequel le dieu Lugh demande aux trois fils de Tuireann de remplir une série de missions en expiation d'un meurtre qu'ils ont commis²⁰⁰. Le premier de ces travaux consiste pour les jeunes gens à rapporter trois des pommes du Jardin des Hespérides (ici situé « à l'Est du monde »)²⁰¹ : ainsi que le dieu l'explique, ces pommes merveilleuses permettent de guérir de n'importe quelle blessure et de se nourrir sans que leur taille ne diminue. Leur troisième pouvoir, étonnamment, consiste en une variation mortelle du motif du lancer de pomme en guise de déclaration amoureuse : quand l'un des fils de Tuireann en jette une à la tête du roi de Perse, le malheureux monarque est instantanément tué²⁰².

Teigue et la pomme de séduction de la fille d'Adam

L'un des derniers textes de la littérature irlandaise des *Voyages* nous permettra en quelque sorte de conclure cette présentation et de refermer le cercle : il s'agit du récit très christianisé intitulé l'« Aventure de Teigue fils de Cian » (*Echtra Thaidgh mheic Chein*), connu par le livre de Lismore, un manuscrit du XV^e siècle²⁰³. On suit dans cette histoire les aventures du jeune Teigue dans différentes îles, selon un schéma

²⁰⁰ RICHARD J. O'DUFFY éd., *Oidhe Chloinne Tuireann. The Fate of the Children of Tuireann*, Dublin, M.H. Gill, 1901 (1888) ; RUDOLF THURNEYSEN, « Tuirill Bicen und seine Kinder », *Zeitschrift für celtische Philologie* 12 (1918), pp. 239-250.

²⁰¹ Dans une version plus ancienne du même récit, ce sont des pommes provenant d'un mystérieux pays sous la mer, *Findchoire* (« Celui du tourbillon blanc »), que les fils de Tuireann devaient se procurer : le rédacteur de la version plus tardive les a remplacées en empruntant le motif du vol des pommes des Hespérides à la littérature classique. Voir RUDOLF THURNEYSEN, *op. cit.*, p. 249 ; ROBERT A. S. MACALISTER, « Oidhe Chloinne Tuireann », *Béalai-deas* 1 (1927), pp. 13-21, ici p. 19.

²⁰² RICHARD J. O'DUFFY éd., *op. cit.*, pp. 95, 113.

²⁰³ STANDISH H. O'GRADY, *Silva Gadelica (I-XXXI). Vol. I: texts*, London, Williams & Norgate, 1892 et ID., *Silva Gadelica (I-XXXI). Vol. II: translation and notes*, London, Williams & Norgate, 1892, pp. 385-401.

qui rappelle les *immrama*, jusqu'à ce qu'il parvienne sur une île paradisiaque surmontée de trois collines. Elle est plantée de vergers remplis de pommiers rouges, de chênes et de noisetiers, et il y règne un agréable climat estival alors que Teigue se rappelle que l'hiver sévit au même moment dans son pays²⁰⁴ : on reconnaît bien sûr là les thèmes de la végétation luxuriante et du climat tempéré propres aux îles Fortunées. Le héros s'approche de chacune des collines et y fait la rencontre de plusieurs femmes immortelles. La deuxième d'entre elles, vêtue d'or, est Cesair, fille de Noé et première habitante de l'Irlande²⁰⁵ : elle apprend à Teigue que le nom de l'île est *inis derglocha* « l'île du loch rouge » et qu'il s'agit du quatrième paradis terrestre, celui d'Occident. Les autres sont le paradis d'Adam à l'Orient, le paradis méridional *inis Daleb* et le paradis boréal *inis Escandra*²⁰⁶.

Dans la forteresse d'argent perchée au sommet de la troisième colline, Teigue rencontre ensuite la quatrième fille d'Adam, Veniusa, dont les trois sœurs Letiusa, Aliusa et Eliusa habitent les trois autres paradis terrestres. Un jeune homme se tient à côté d'elle, en train de manger une pomme enchantée dont aucune bouchée ne semble faire diminuer la taille, et il s'avère n'être autre que le héros Connla (Condle), fils de Conn aux Cent Batailles, dont le récit évoqué plus haut racontait la séduction par une femme de l'Autre monde.

« What, gentle queen, » he enquired, « is thy cognomen; whence thy race? » « Soon told », she answered: « my name is Veniusa, and daughter I am to Adam – for four daughters we are in the four mysterious magic countries which the upper woman declared to thee: Veniusa, Letiusa, Aliusa and Eliusa our names are, whom though the guilt of our mother's transgression suffers not to abide together in one place, yet for our virginity and for our purity that

we have dedicated to God we are conveyed into these separate joyful domiciles. » « Who is that comely stripling by thy side? » « Him let himself proclaim to thee, » said she, « for he has both speech and eloquence. »

Now the youth was so, that in his hand he held a fragrant apple having the hue of gold; a third part of it he would eat, and still, for all he consumed, never a whit would it be diminished. This fruit it was that supported the pair of them and, whence once they had partaken of it, nor age nor dimness could affect them. The young fellow answered Teigue, saying: « I am son to Conn of the Hundred Battles. » « Art thou then Connla? » « I am indeed; and this young woman of the many charms it was that hither brought me. »²⁰⁷

Veniusa et Condle révèlent à Teigue que la dernière forteresse de l'île enchantée est destinée à accueillir les rois d'Irlande qui se seront convertis au christianisme, et l'invitent à être le premier d'entre eux, ce que Teigue accepte évidemment. Une fois entré dans le palace, il remarque un détail :

Obliquely across the most capacious palace Teigue looked away, and marked a thickly furnished wide-spreading apple-tree that bore blossom and ripe fruit both. « What is that apple-tree beyond? » he asked, and she made answer: « that apple-tree's fruit it is that for meat shall serve the congregation which is to be in this mansion, and a single apple of the same it was that brought [coaxed away] Connla to me. » Then she uttered a lay: -

« A wine-producing apple-tree in the midst of it... »

She continued to Teigue: « here make we a halt, here let us pause; for not mine it is to declare to thee the manner of thy life's ending, but one that will do so thou shalt have. »²⁰⁸

²⁰⁴ STANDISH H. O'GRADY, *op. cit.*, vol. II, p. 389.

²⁰⁵ Ce personnage, parfois identifié comme la magicienne que les Grecs appelaient Circé, est connu par d'autres récits de la mythologie irlandaise, notamment le *Livre des Conquêtes de l'Irlande*.

²⁰⁶ STANDISH H. O'GRADY, *op. cit.*, vol. II, pp. 391-392.

²⁰⁷ STANDISH H. O'GRADY, *op. cit.*, vol. II, pp. 392-393.

²⁰⁸ STANDISH H. O'GRADY, *op. cit.*, vol. II, p. 394.

Avant de repartir pour d'autres aventures hors de l'île merveilleuse, Teigue reçoit l'assurance qu'il reviendra dans ce palais une fois mort, et habitera jusqu'au Jugement Dernier dans ce véritable Paradis en compagnie d'une dame des Tuatha dé Danann (Cleena la blonde, fille de Genann mac Treon). Il semble donc que l'auteur de ce dernier *echtrae* était fort bien instruit des différents motifs des îles de l'Autre Monde, et s'est efforcé d'opérer une véritable synthèse des motifs de la mythologie classique, de la tradition biblique et de la littérature irlandaise. Son paradis terrestre est présenté à la fois comme un miroir des îles Fortunées et du jardin d'Éden, et l'on y retrouve un pommier porteur de fruits dont le pouvoir à la fois érotique et nourricier fait directement allusion à l'*Aventure de Condle*.

Hy Brasil, dernière Avallon

C'est ici que s'achève cette exploration des mondes clos, entre jardins paradisiaques et îles merveilleuses des traditions classique, chrétienne et irlandaise. Ainsi qu'on l'a vu, les qualités surnaturelles des pommes de l'Autre Monde que nous avons étudiées semble recouvrir deux domaines principaux finalement proches l'un de l'autre : elles oscillent entre pouvoir d'envoûtement érotique, et donc de fertilité potentielle, et qualité vivifiante permettant de guérir les blessures, de rassasier, en un mot de donner la vie éternelle. Peut-être est-il vain de chercher absolument à prouver que ces motifs sont le fruit de la double influence classique concernant la pomme de la séduction et les fruits des îles Fortunées ou qu'ils constituent au contraire un thème authentiquement celte, préexistant à l'arrivée des premiers moines chrétiens et de leur double culture classique et biblique. Il est revanche plus intéressant de relever que le thème de ces pommes, dans les légendes irlandaises, est le plus souvent utilisé comme une inversion du motif de la pomme mortifère de l'arbre de la connaissance du bien et du mal dans le jardin d'Éden. Alors que la consommation de ce fruit précipite Adam et Ève dans leur condition de mortels et les oblige à quitter le paradis, les pommes de l'Autre Monde

permettent à Bran, à Condle et dans une moindre mesure à Arthur d'entrer dans les îles Fortunées et d'y acquérir une forme d'immortalité. Que ces îles soient essentiellement peuplées de femmes qui n'hésitent pas à utiliser le pouvoir séducteur de leurs fruits merveilleux me permet de conclure que les îles fabuleuses de la littérature irlandaise ne sont plus des mondes tout à fait aussi clos que le jardin du Paradis chrétien.

On aurait pu citer de nombreux autres exemples de cette fusion entre les îles Fortunées, l'île de l'Autre Monde de la mythologie irlandaise et le paradis chrétien, mais on se contentera de clore cette recherche par la mention de ce qui est sans doute l'un des derniers avatars des paradis terrestres irlandais. Il s'agit de l'île de Hy Brasil, dont la présence est indiquée à l'ouest de l'Irlande dès le XIV^e siècle sur les portulans catalans, sous le nom de *insula de brazile*²⁰⁹. Cette île fantôme connaîtra un vif succès et ses multiples localisations supposées seront signalées à de nombreuses reprises sur les cartes maritimes jusqu'aux débuts du XX^e siècle, certaines indiquant parfois même plusieurs îles « de Brasil » dispersées à travers l'Océan Atlantique aux côtés des autres îles légendaires que nous avons évoquées tout au long de cet article. En essayant de trouver cette île fabuleuse, on ne cherchait point de pommes, mais plutôt un bois précieux de couleur rouge, le bois de Brasil, d'où le nom donné à l'île (et plus tard au Brésil, riche en bois de pernambouc qui avait la même valeur). Malgré cette différence dans la nature de sa végétation, Hy Brasil est bel et bien la dernière incarnation d'Emain Ablach, d'Avallon et de l'*insula pomorum*, d'après des légendes entendues auprès des marins de la ville de Bristol et rapportées par un chroniqueur espagnol :

And it is said about this King Arthur, and the English now still say it, that Morgain, his sister, took him to the Island of Brasil, which is 25 leagues off Cape Longaneas, which is in Ireland, and that

²⁰⁹ BARBARA FREITAG, *Hy Brasil: The Metamorphosis of an Island*, Amsterdam – New York, Rodopi, 2013, pp. 10-11.

she enchanted that island so that no ship can find it, for she was very knowledgeable about enchantments, which Merlin showed her, thinking to have her as his beloved, and that both are alive there. And their being alive is nothing to be believed, but there is no doubt that this island is there and that it is enchanted, for all the mariners find it on the charts that they use to guide themselves and sail the seas, which were made at the beginning of the world, much before this.

And the English say that that island can be found if the ship can see the island before the island the ship, for a vessel from Bristol found it one dawn and, not knowing that it was it, took on there much wood for firewood, which was all of brazil, took it to their owner and, recognizing it, he became very rich. He and others went in search of it and they could not find it. And sometimes ships saw it but due to a storm could not reach it. And it is round and small and flat.²¹⁰

DÉRIVES INSULAIRES

²¹⁰ LOPE GARCÍA DE SALAZAR, *Bienandanzas e fortunas*, livre XI; édition espagnole d'ANA MARÍA MARÍN SÁNCHEZ disponible en ligne à : [<http://parnaseo.uv.es/Lemir/Textos/bienandanzas/Menu.htm>] (consulté le 13 mai 2014). Traduction anglaise d'HARVEY L. SHARRER éd., *The Legendary History of Britain in Lope García de Salazar's « Libro de las bienandanzas e fortunas »*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1979, disponible en ligne à : [<http://www.bristol.ac.uk/Depts/History/Maritime/Sources/1476brasil.htm>] (consulté le 13 mai 2014). Voir également ID., « The Passing of King Arthur to the Island of Brasil in a Fifteenth-century Spanish Version of the Post-Vulgate *Roman du Graal* », *Romania* 92 (1971), pp. 6574 et ID., « The Acclimatization of the Lancelot-Grail Cycle in Spain and Portugal », in WILLIAM W. KIBLER éd., *The Lancelot-Grail Cycle: Text and Transformations*, Austin, University of Texas Press, 2010, pp. 175190.